

Le système Joël Dicker : « Le lecteur et moi, on part

Joël Dicker aime les titres simples : « L'affaire Alaska Sanders » est son sixième roman. Un thriller implacable qui va sans doute encore faire croître les 11 millions de livres vendus jusqu'ici. L'écrivain suisse de 36 ans a-t-il une recette ? « Non », répond-il, « le plaisir d'écrire est mon guide. »

JEAN-CLAUDE VANTROYEN
ENVOYÉ SPÉCIAL À GENÈVE

Pardessus chiné crème, bottillons en nubuck, élané et le regard curieux, Joël Dicker s'est déplacé à l'aéroport de Genève, ville où il vit, pour accueillir quatre journalistes littéraires belges. Une voiture nous conduit jusqu'aux bureaux de Rosie & Wolfe, la maison d'édition qu'il vient de créer, au cinquième étage d'un immeuble situé en plein centre de Genève. De la fenêtre, on peut presque admirer le fameux jet d'eau du lac Lemman. L'homme est affable et disert. Il parle de son boulot d'éditeur, de sa petite équipe, des auteurs qu'il aime lire, comme Frantzen, Auster, Aroussseau, Foenkinos, et Tolstoï, Roth, Gary, Below, Gogol, Zweig, Dürrenmatt, un Suisse quand même...

Et de *L'affaire Alaska Sanders*, bien sûr. Ce roman sort ce jeudi 10 mars dans toute la francophonie et est déjà en cours de traduction un peu partout. Une fois de plus, l'action se situe dans le nord-est des États-Unis, dans le New Hampshire, à Mount Pleasant, une bourgade bouleversée par la mort de la jeune Alaska Sanders en avril 1999. Un type du coin a été arrêté et condamné pour ce meurtre. En 2010 cependant, tout rebondit. A-t-on emprisonné le bon coupable ? Le sergent Gaholowood, qui croyait avoir élucidé le crime dix ans plus tôt, se remet à l'enquête. Avec l'aide de Marcus Goldman, l'écrivain qui a remporté un immense succès en écrivant *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*.

Cette nouvelle enquête est évidemment, on connaît un peu Dicker, jonchée de fausses pistes, de mensonges, de secrets, de rebondissements, de suspense et de twists. Mais aussi d'émotion et d'amitié. On avoue qu'on a fameusement bien marché dans ce roman riche comme un fleuve proche de son delta, et qu'on a tourné les pages sans pouvoir s'arrêter. Comme avaient fait, des références quand même, Bernard Pivot et Marc Fumaroli à la sortie de *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*. Le premier : « Si vous mettez le nez dans ce gros roman, vous êtes fichus. Vous ne pourrez pas vous empêcher de courir jusqu'à la 600^e page. Vous serez manipulé, dérouté, sidéré, agacé, passionné par une histoire aux multiples rebondissements, fausses pistes et coups de théâtre. » Le second : « On n'en sort qu'épuisé et ravi par le jet continu d'adrénaline littéraire que le narrateur n'a cessé d'injecter dans nos veines. » Ouf ! C'est la même chose avec cette *Affaire Alaska Sanders* : on tourne les pages, sidéré, amusé, malade de curiosité, complètement accro.

Pas de recette

Il doit y avoir un système Joël Dicker, celui qui a fasciné l'éditeur Bernard de Fallois qui, en 48 heures, a décidé de publier *Harry Quebert*, et immédiatement s'il vous plaît. Et il y en a un, c'est sûr, comme il y a un système Agatha Christie ou Michel Bussi. Qui est fait d'imagination, c'est certain, mais aussi de planification, de scénario à respecter. Quand ils commencent à écrire un thriller, tout, ou presque, est déjà dans leur tête et le roman est quasi découpé, chapitre par chapitre. C'est leur recette. Joël Dicker, lui, affirme qu'il n'en a pas.

« J'aimerais bien dire qu'il y a une recette, mais il n'y en a pas », assène-t-il.

« Ce qu'il y a par contre, c'est une envie de partage, un désir d'emmener le lecteur dans un jeu. On me dit que je mène le lecteur par le bout du nez, mais je réponds non, ce n'est pas moi qui l'emène : on part à l'aventure ensemble. C'est peut-être ça qui se ressent : il y a un vrai appel au jeu du lecteur. Je lui dis : "C'est ton livre, c'est toi qui imagines les personnages, les lieux, les décors. C'est toi qui vis cette aventure." »

Et, surprise incroyable, malgré des intrigues complexes semées de rebondissements permanents, Joël Dicker n'élabore aucun plan. Est-ce réellement possible ? « Non seulement c'est possible, mais je crois que c'est recommandé. Chaque auteur a sa façon de faire mais moi, j'ai l'impression que le plan me contraint, m'empêche, me limite, alors que l'absence de plan, au contraire, ouvre des possibilités, permet d'aller plus loin que ce que j'aurais pensé. On avance dans l'histoire pas parce qu'on a un plan qui indique la prochaine étape, mais parce qu'on se demande ce qui va se passer. Tout d'un coup, je me rends

compte que la piste que j'ai prise depuis 50 pages est un cul-de-sac, alors il faut revenir en arrière, il faut raser. *L'affaire Alaska Sanders* fait 600 pages, mais j'en ai écrit le double. A force d'avancer et de reculer. Mais chaque fois que je retranche, j'avance dans mon livre parce que je sais où je vais, maintenant que j'ai compris que je m'étais sans doute perdu avant. Quand on n'a pas de plan, on se repère à force de se perdre, de prendre le mauvais embranchement, de faire un choix qui n'était pas le bon. L'absence de plan, c'est un fil rouge qui me garde excitée. Je crois que si je tiens mes lecteurs en haleine, c'est peut-être justement, parce que, sans plan, comme je ne sais pas ce qui va se passer, je suis moi-même constamment en condition de me laisser surprendre, et le lecteur doit aussi le ressentir. »

Le livre est ainsi parsemé de repentirs, comme on dit en peinture. Mais ces repentirs, ces ratés, ces erreurs, ces culs-de-sac, ces recommencements, l'écrivain suisse avoue qu'il les aime parce qu'ils lui permettent de com-

prendre ce qu'il est en train de faire. « C'est ce qui fait le charme de l'exercice », lance-t-il.

Des fils existants

Selon Dicker, quand il commence un livre, il ne sait rien. Ah bon ? Pour *L'affaire Alaska Sanders*, il doit bien savoir que la jeune et belle Alaska est morte, suppose-t-on. « Même pas ! », sourit-il. Oh ! Mais c'est vrai que ce livre-ci est un peu particulier : il s'insère entre *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* et *Le livre des Baltimore*, pour terminer ainsi une trilogie autour de l'écrivain Marcus Goldman. L'auteur reprend donc des fils existants. Le personnage de Marcus, on le connaît, puisque l'affaire Harry Quebert se passe quelques mois avant l'affaire Alaska Sanders. Des éléments concrets sont déjà là, il y a un cadre. « Pour moi, c'est quelque chose de nouveau, puisque d'habitude je pars d'absolument rien. Ici, j'ai Marcus, j'ai le sergent Gaholowood, j'avais envie qu'ils passent du temps ensemble. J'aurais pu les emmener à travers les États-Unis par



L'affaire Alaska Sanders
★★★★
JOËL DICKER
Rosie & Wolfe
575 p., 23 €
ebook 16,99 €

Joël Dicker

1985
Naît le 16 juin à Genève. Papa professeur de français, maman libraire.
1995
Crée *La gazette des animaux*, une revue sur la nature qu'il dirige pendant sept ans.
2005
Nouvelle, *Le Tigre*, publiée aux éditions de l'Hébe.
2010
Diplôme de droit à l'Université de Genève. Attaché parlementaire.
2012
Les derniers jours de nos pères et *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*.
2015
Le livre des Baltimore.
2016
Mariage. Deux enfants de trois ans et dix mois.
2018
La disparition de Stephanie Mailer.
2020
L'énigme de la chambre 622.



Selon Dicker, quand il commence un livre, il ne sait rien. © ANOUSH ABRAR.

publication L'évidence du chemin d'éditeur

J.-C.V.

Joël Dicker est donc devenu éditeur. Il a publié cinq romans chez Bernard de Fallois, le seul éditeur qui avait cru en lui. Après la mort de son mentor en janvier 2018, Joël Dicker s'est senti un peu désemparé. Vers qui allait-il se tourner ? Il s'est dit qu'après tout, le chemin le plus évident était celui de créer une maison d'édition, pour publier ses livres et ceux des autres.

« J'ai écrit quatre romans avant *Les derniers jours de nos pères* », raconte l'écrivain suisse. « Tous refusés. Et puis je rencontre Bernard de Fallois en 2011. Il m'a pris sous son aile. J'avais 26 ans, lui 86. On a vécu une aventure très particulière. Il a publié *Les derniers jours de nos pères* en 2012, on en a vendu 300 et ma grand-mère a dû en acheter 299. Je lui ai envoyé *Harry Quebert*. Quarante-huit heures plus tard, il me lance : "C'est génial, il faut le faire paraître immédiatement." Et *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* est paru en septembre 2012. » Le succès a été très vif, et encore davantage après la série télévisée réalisée par Jean-Jacques Annaud.

Après le décès de Bernard de Fallois, il ne pouvait y avoir un autre éditeur

”

Après, il y eut *Le livre des Baltimore*, *La disparition de Stephanie Mailer* et *L'énigme de la chambre 622*, le seul livre de Joël Dicker, jusqu'ici, qui se déroule en Suisse. Et toujours le succès. L'amitié entre de Fallois et Dicker est telle que l'écrivain aide l'éditeur, en particulier pour les droits étrangers. Mais voilà, Bernard de Fallois décède. Il avait demandé que sa maison d'édition ne lui survive pas.

« Je recherchais un modèle humain »

« J'ai évidemment été sollicité », reconnaît Joël Dicker. « Mais je ne suis pas rentré dans le jeu du mercato. Partout, on me parlait d'un modèle économique alors que moi, sur mon expérience avec de Fallois, je recherchais un modèle humain. J'avais vécu une aventure humaine très forte avec lui. C'était une évidence, après lui, il ne pouvait y avoir personne. Et je me suis dit que le chemin le plus évident était celui de créer une maison d'édition, avec une petite équipe, nous sommes quatre. Une aventure dans laquelle je m'implique beaucoup. »

Mais qu'on ne lui rétorque pas qu'il

s'auto-édite ! « Non », affirme-t-il, « je n'ai pas vocation à ne faire paraître que mes livres. Je veux éditer d'autres livres que les miens. » Pour le moment, cependant, Rosie & Wolfe a édité *L'affaire Alaska Sanders* et tous les précédents livres de Dicker en format poche. En 2022, il n'y aura pas d'autres titres. Joël Dicker le confesse : il se dévoue cette année à son rôle d'auteur en promotion. Mais dès l'année prochaine, avec son équipe, il veut lire et faire lire. « J'ai pour ambition de partager mes choix – forcément subjectifs – et de mettre ma notoriété au service d'auteurs et de livres que je souhaite choyer comme je l'ai été par Bernard de Fallois. » Le programme éditorial se partagera entre fiction et non-fiction et sera limité à quelques titres par année.

Mais pourquoi Rosie & Wolfe ? « Ce sont deux personnes chères », précise Joël Dicker. « Rosie est une amie de la famille qui m'a poussé à lire. Et Wolfe, c'est mon grand-père Vladimir, qui avait écrit un livre que j'ai lu quand j'avais 8 ans, et je m'étais toujours demandé si j'arriverais un jour à en écrire un aussi. » Mission accomplie.